

Les dessus et dessous de l'humour cadien

Etudes Francophones, Dossier thématique: Louisiane, vol. 21 (2006), 79-90

Mathé Allain et Barry Jean Ancelet

Les Américains se sont entichés de tout ce qui est cadien, surtout la cuisine et la musique, avec le résultat que l'humoriste-cuisinier Justin Wilson a été catapulté sur la scène nationale. Son programme de télévision est toujours diffusé à travers le pays, des années après sa mort, mais de nombreux Cadiens, surtout les activistes ne considèrent pas son humour comme typique de la culture. Ils prônent en tant que véritable humoriste cadien des comédiens d'un autre genre comme Ralph Begnaud, Dave Petitjean et A.J. Smith, des conteurs semi-professionnels qui se produisent dans les banquets, les fêtes de familles et les réceptions, mais aussi dans des endroits publics tel le Liberty Theater à Eunice et Vermillionville, le village historique de Lafayette, ou dans des soirées consacrées à l'humour (e.g. *Cajun Comic Relief* 1997).

Les activistes cadiens font remarquer que les plaisanteries de Justin Wilson appartiennent à un répertoire international d'humour ethnique, et deviennent des blagues polonaises, belges, irlandaises, écossaises... selon la région. Son humour vient de ce qu'il montre les Cadiens en tant que péquenots ignorants et analphabètes, perpétuellement confondus devant la modernité et devant la langue anglaise. Par exemple, Justin Wilson raconte, en anglais, l'histoire des Cadiens qui vont travailler au Cap Kennedy. "Dey work dem 'bout t'ree week, and SHOOM, dey run em all off an one time, because avery time dey holler LAUNCH dey go got somet'ing to eat." (Wilson et Jacobs 1974: 50). Il raconte aussi l'histoire de la Cadienne nouvellement enrichie qui veut acheter une maison à la Nouvelle-Orléans. Quand le "real astute agent" la lui montre, il explique, "'Now dis is de playroom and den.' She cass bot eye on him r'at now an she make spoke to dat real astute agent, 'An' den WHUT?'" (Wilson et Jacobs 1974: 89) Ou bien, il y a l'histoire du Cadien qui demande une copie de Das Kapital. Quand la "liberry lady," surprise, mentionne que Marx est difficile à lire, il répond, "Brought me de book and don't gimme some argue... Dey said it was all about my wife's relatives name Bourgeois" (Wilson et Jacobs 1974: 91). Tout comme le matérialisme dialectique dépasse la compréhension du cul-terreux Cadien, de même la technologie moderne le dépasse. Par exemple, Wilson raconte aussi l'histoire du Cadien de Church Point qui a entendu dire qu'il y avait un navire nucléaire à la Nouvelle-Orléans. Il a mis "his whole fambly in de auromobile an' come down to took a look at de nuclear ship tie isse'f up at Poydras Street. W'en he got to New Or-lee-anh he brought hisse'f to a dead still by a policeman cop an' he say, "Ma friend, you can tole me where is dat nutria power ship? Me, I got to see how dem li'l animule can run a big boat all by deyse'f" (Wilson and Jacobs 1974: 94). Ou bien, celle du Cadien nommé "Ro-bair" qui prend l'avion pour la première fois. Il accepte volontiers la gomme que l'hôtesse lui donne à mâcher pour que ses oreilles ne lui fassent pas mal. Mais quand l'avion atterrit, il lui demande, "Miss stewardess, please, you can tole me how I gonna got dat schewin' gum out my ear, HANH?" (Wilson and Jacobs 1974: 92).

Souvent le mot de la fin des blagues de Wilson aussi bien que celles du répertoire des années 1970 exploite l'incongruité hilarante d'un Cadien à l'école. Par exemple, le petit Cadien qui revient de l'école et dit à son père,

"Pa-pa, I got a problem." Pa-pa say, "Well, we all got problem, son."

“But you jus’ don’t unnestan’, Pa-pa. I got 12 problem.”
 Pa-pa say, “What you mean by dat?”
 He say, “Rit-ma-tick. I got 12 problem r’at chere. De teacher done tole me
 dat she want to fine de common denominator avery one dem 12 problem.”
 His pa-pa say, “WHOO! You all still lookin’ fo’ dat damn t’ing? We was
 looking fo’ dat w’en I was a boy.” (Wilson and Jacobs 1974: 96)

Cette dernière est un exemple typique de la plaisanterie ethnique racontée au dépens
 d’une minorité considérée indémodable. Nous l’avons d’abord entendu racontée en
 plaisanterie bourgeoise au dépens d’un gamin de Billancourt, faubourg ouvrier de Paris et
 longtemps forteresse du parti communiste, puis comme plaisanterie coloniale racontée au
 dépens d’un petit Juif nord-africain.

L’humour de Justin Wilson dépend d’un dialecte composé de prononciations
 erronées et de mots inappropriés. La plaisanterie de l’agent immobilier joue sur le
 problème que les Cadiens ont avec le “th” anglais. Son histoire du couple qui cherche des
 noms pour leurs jumeaux, un garçon et une fille, joue sur le même phénomène, intensifié
 par la bêtise. Après avoir rejeté des centaines de suggestions, la femme décide qu’elle va
 donner l’honneur de nommer ses enfants à son oncle Jean-Pierre. Quand un autre oncle
 apprend sa décision, il proteste que Jean-Pierre n’en est pas capable. Néanmoins, le
 couple a accepté ses suggestions:

“Not him, he don’ know not’ing.”
 “We said dat.”
 “He’s a dropout f’om an idiot school.”
 “We said dat.”
 “He’s a plain an’ simple ol’ fool.”
 “We said dat.”
 “Well, w’at dat ol’ fool name ’em?”
 Somebody say, “He called de li’l girl Denise.”
 “I’ll be damned, dat ol’ fool t’ink o’ a good Franch name for dat li’l girl.
 W’at he named de li’l boy?”
 “Denephe.” (Wilson et Jacobs 1984: 68-69)

Wilson développe son histoire en insistant sur la bêtise de Jean-Pierre et en utilisant
 plusieurs fois le même phénomène linguistique qui jouera dans le tour final, surtout dans
 la répétition de “dat.”

Plusieurs de ses blagues dépendent de l’usage que les Cadiens font en anglais du
 verb “to pass” qu’ils utilisent comme “passer” en français, ce qui donne “Did you pass a
 good time?” ou “I’ll pass for you.” Donc Wilson raconte l’histoire du Cadien qui va à
 Houston et arrive à la Sabine. Il fait demi-tour quand il voit un panonceau qui dit, “No
 Passing on Bridge.” Il est vrai que l’anglais des Cadiens utilise des constructions qui
 confondent l’anglophone standard. Les Cadiens traduisent des idiotismes français mot-à
 mot ce qui peut donner des résultats bizarres. La ménagère cadienne qui passerait le balai
 en français “passes the mop” en anglais, et qui ferait un voyage “makes a trip.” Et les
 Cadiens comme d’autres francophones ont du mal à prononcer “this, that, these, those.”

Mais le dialecte de Wilson ne ressemble à aucune langue parlée parmi les Cadiens ou nulle part ailleurs.

Il est révélateur que les Cadiens de Wilson ont aussi des difficultés linguistiques avec le français. Dans une de ses histoires, une jeune fille qui aurait étudié “dat good Franch at dem Too-lane University” se trouve à la chasse et demande à son guide cadien, “Quelle heure est-il?” Le guide peplèxe répond en anglais, “Lady, dem wasn’t teal, dem was mallard” (Wilson et Jabobs 1974: 132). Dans une autre, un Cadien de Rayne qui avait étudié le français académique se trouve dans un grand restaurant de la Nouvelle-Orléans. A la fin de son repas, il demande en français, “Donnez-moi l’addition, s’il vous plaît.” Sur ce, son serveur lui donne discrètement des directions pour aller aux toilettes (Wilson et Jacobs 1974: 91).

Par contre, les plaisanteries racontées par les comiques cadiens exploitent des traits typiques de la culture, comme l’estime accordé au petit héros qui se débrouille grâce à sa vivacité d’esprit. L’histoire classique est celle du petit gars mince comme un fil qui vient d’acheter un cheval et une carriole dont il est très fier.

La Jument Verte / The Green Mare (Félix Richard, Cankton)

Ils m’ont dit, à Church Pointe, il y avait arrivé, des années passées, c’est comme je te dis, il y avait du monde là qui avait des cœurs. Et il y avait un bougre, un vieux garçon. Il avait jamais essayé à sortir, parce que son père, il continuait à l’écharlanter.

“Écoute, garçon. T’aurais un goût d’aller au bal, et t’aurais un goût de rencontrer des filles, peut-être te choisir une fille pour ta femme, mais,” il dit, “écoute. C’est pas tout ça, non. T’as pour avoir assez de quoi, quand tu vas te rencontrer une dame, en tout cas tu te décides de te marier, peut-être pas longtemps après.” Il dit, “Quoi c’est que tu vas soigner cette femme-là avec? T’as pour avoir de quoi pour avoir une femme. T’as pour avoir un cheval et un boghei, ça c’est sûr, et,” il dit, “t’as pour avoir de l’argent. Ça fait, tu peux pas aller te marier avec les poches vides.”

Ça fait, il a écouté son père et il était derrière pour se faire de l’argent. Il pouvait pas rentrer sa récolte assez vite. C’était mettre ça à la banque et puis il la comptait souvent. Et un de ces jours, il allait venir à en avoir assez, et il pourrait aller au bal.

Ça fait, il était rendu vieux garçon. Encore dans le temps, l’argent était rare. Il pouvait pas s’en trouver un tas. Il travaillait tout ça il pouvait, sur tous les côtés. Quand il avait pas d’ouvrage chez lui, il travaillait à faire des fossés, et le diable et ses cornes.

Ça fait, un bonjour, il y a quelqu’un de ses *partners* qui lui, “Écoute, voir. Moi, je crois t’es après manquer le *show*.” Il dit, “Quand tu vas t’apercevoir-- T’es après écouter ton papa-là, c’est bon. O, c’est une belle chose. C’est rare les enfants qui écoutent leur père, d’une certaine manière, aussi bien que ça. Mais, écoute. Il y a une limite dans cette affaire. Mais,” il dit, “tout à l’heure, tu connais quoi ce qui va arriver? Tu seras rendu trop vieux, quand tu vas aller au bal, c’est des jeunes filles qui restent-là.” Il dit, “Les vieilles sont toutes parties. Il y a quelqu’un qui les a pris. Ça fait, toutes celles-là qui seront là seront un tas plus

jeunes que toi. Quelle c'est, tu crois, qui voudra de toi? Tu seras trop vieux. Tu pourras pas t'en trouver une. Ça fait," il dit, "écoute. Avant tu manques le bateau, tu ferais mieux venir au bal, et puis c'est comme ça que tu vas trouver une femme."

Ça fait, lui, naturellement, il était pas comme ces jeunes petits bougres-là qui allaient au bal sur un *ride* ou quelque chose comme ça. Lui, il avait son boghei neuf. Et puis, il avait une belle bête noire. Ça sortait pas de l'écurie, cette affaire. Ça fait qu'il a décidé d'aller au bal à la pointe. Il a été bonne heure, juste après le soleil couché. Ça fait, il y avait un poteau de lumière dehors qui était allumé. Et il a figuré, "*Well*, je vas mettre mon boghei là, et ma bête en bas de la lumière-là. Ça fait, je suis sûr il y a rien qui va les toucher. Il y a des constables ici. Aller mettre mon boghei dans le noir là-bas, eux peut massacrer mon boghei. Quelqu'un peut couper le *top* ou. . ." tu connais.

Ça fait, pour être sûr que rien arrive, il l'amarre au poteau ayoù la lumière était. Ça fait, quelqu'un est arrivé, ils ont vu cette belle bête et ce beau boghei. Ils avaient jamais vu ça, tu connais. Il y en avait, des bons bogheis, mais ça avait pas de boghei, pas comme lui. Bougre-là, un petit brin de poussière et il fallait il le lave.

Ça fait, tout à l'heure, il s'avait amené une topette, tu connais, dans le bas du boghei. Dans le temps, c'était du *moonshine* et tu pouvais pas boire ça dans la salle. Pas proche! Et il avait chaud dans la salle. Il était après avoir un bon temps. Ça fait, il décide il aurait été dehors et puis se ramasser un petit coup de ce *moonshine* il avait, et puis voir à sa bête et son boghei. Il arrive là-bas. Eux avaient peint sa jument verte avec de la peinture. Non, mais, monde, monde, monde! Quand il a vu ça, ça l'a foutu en feu, tu vois.

Ça fait, il revient dans la salle. Il monte sur la table de musiciens. Il arrête la musique. Il lève ses deux mains en l'air. Il a commencé à annoncer qu'il pouvait pas voir dans le monde qui dans le tonnerre qu'avait fait ce qu'ils avaient fait avec sa bête, droit là, à bic-à-blanc en bas de la lumière. Il dit que quelqu'un a venu peindre sa bête vert. Il dit, "Qui-ce qui aurait fait ça?" Et puis il se cognait l'estomac, tu connais, comme s'il avait devenu un taureau tout du coup.

Tout à l'heure, il s'en vient un bougre en travers de la salle qui avait la chemise déboutonnée avec le jabot grand ouvert, avec les culottes qui étaient après pendre un peu bas et il avait le mouchoir juste enfoncé dans sa poche. Il vient au ras de la table de musiciens-là. Il avait son estomac plein de crins, tu comprends. Il se cogne dans l'estomac comme ça. Il dit, "C'est moi le boulé qui a peint la jument." Il dit, "Quoi ce que t'as pour dire pour ça?"

"Mais," il dit, "j'ai venu pour te dire qu'elle est sèche. Elle est parée pour une seconde couche." (Ancelet 1994:84-87)

Les histoires racontées par les nouveaux humoristes utilisent souvent ces éléments traditionnels, comme l'endurance, la vivacité d'esprit et l'art d'atterrir sur ses pieds, mais dans un contexte moderne. Dans une plaisanterie de Justin Wilson, le Cadien est d'habitude confondu par les complexités de la technologie moderne. Mais un comique comme Dave Petitjean raconte l'histoire du Cadien qui pilote un 474 et doit atterrir un

jour très nuageux. Les nuages sont tellement bas qu'il se perd. Paniqué, il demande de l'aide, mais le contrôleur lui d'utiliser ses instruments. Il répond qu'il ne sait pas parce qu'il est nouveau et n'a jamais piloté que de petits avions. Le contrôleur lui demande de préciser sa position et il répond, "Je suis assis à l'avant de l'avion!" Le contrôleur essaie de le calmer; il le guidera. Quand l'avion approche de l'aéroport, le contrôleur lui dit que quand il sortira des nuages, il faudra atterrir immédiatement parce qu'il sera au-dessus de la piste. Il sort des nuages, voit à peine la piste, mais il freine brusquement, met en marche-arrière, jette même une ancre. Ayant tout fait pour s'arrêter, il dépasse néanmoins la piste d'un mètre. Avec un grand soupir de soulagement, il dit à son co-pilote, "C'est la piste la plus courte que j'aie jamais vu!" "Oui," répond le co-pilote, "mais regarde comme elle est large!" (Petitjean, n.d.) C'est une plaisanterie très intéressante. Elle exploite le talent des Cadiens pour s'extriquer des difficultés, mais dans un contexte technologique moderne. Justin Wilson aurait exploité l'ignorance du Cadien qui ne sait même pas dans quelle direction s'étend la piste. L'histoire de M. Petitjean, plus complexe, souligne l'adresse et la chance du personnage tout en lui refusant toute possibilité d'égotisme.

A la différence des histoires de Wilson qui sont celles d'un citadin, celles de Ralph Begnaud, A. J. Smith et Ed Deshotels sont ancrées dans la campagne. Leurs blagues dépendent souvent sur la compréhension de la réalité rurale. Ed Deshotels raconte l'histoire d'un coq qui est pris dans un ouragan. Le pauvre coq est aspiré par un cyclone d'une telle force que ses plumes lui sont arrachées, et il retombe par terre complètement plumé. Quand M. Deshotels arrive à ce moment, son auditoire remplis de campagnards, commence déjà à rire. L'incongruité d'un coq qui gambade tout nu taquine leur sens de l'humour. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le coq est tellement gêné de se trouver tout nu qu'il broie du noir et se cache sous la galerie. Touché par la dépression du coq, la fermière lui coud une jolie petite salopette, et le coq reprend ses fonctions dans la basse-cour. Une autre image qui amuse l'auditoire. Un voisin se moque du coq en salopette, spectacle peu ordinaire, mais le fermier lui dit, "Ça, c'est rien. Si tu veux voir quelque chose vraiment drôle, reste un peu. Il faut voir ce coq quand il tient une poule d'une patte et déboutonne sa braguette de l'autre." L'humour rabelaisien de cette histoire plaît aux campagnards qui savent pertinemment pourquoi on a besoin d'un coq dans la basse-cour, et qui ont probablement souvent secoué la tête en voyant des chiens urbains dans leurs petits paletots. Ici la salopette du coq sert un but purement pratique, remettre la volaille au travail, pas un but sentimental ou esthétique.

Les nouveaux comiques cadiens renversent la donne et désavantagent les urbains condescendants. Les blagues de Justin Wilson mettent toujours le Cadien dans une situation d'infériorité face aux urbains, qu'ils soient de "Loff-i-yette" ou de "New Or-lee-ahn." Les histoires des nouveaux comédiens placent plutôt un homme de la ville à la campagne où il se trouve ignorant et dépaysé. Ralph Begnaud et Dave Petitjean racontent l'histoire de l'homme de la ville qui se promène en voiture dans la campagne quand un poulet apparaît derrière lui, le double et court devant lui. Il accélère, le poulet aussi. Il dépasse la limite de vitesse, mais le poulet est toujours devant. Il le poursuit jusqu'à la basse-cour et dit à l'habitant, "Je n'ai jamais rien vu de pareil. Je n'ai jamais vu un poulet courir si vite. Qu'est-ce qui se passe?" "Oh, c'est rien," répond l'habitant. "Viens voir ma basse-cour." Et là, dans la basse-cour, il voit des centaines de poulets à trois pattes. Le citadin étonné demande, "Mais qu'est-ce qui se passe?" L'habitant explique patiemment,

“Tout le monde aime la cuisine. Alors on a fait des croisements et des croisements, et on a finalement obtenu un poulet à trois pattes.” Le citadin ahuri demande, “Et alors, c’est bon? Ça a le même goût?” “On ne sait pas,” répond le Cadien. “On en a pas encore attrapé un.” L’habitant mène le jeu, le citadin reste confondu (Begnaud, n.d.; Petitjean, n.d.).

Les ruraux, tels les Cadiens, se moquent souvent des citadins qui ne savent pas gérer les réalités de la campagne. Vance Randolph a collectionné des quantités du même genre dans les Ozarks, par exemple (cf. Randolph 1955 et Randolph 1976). Mais ces blagues étaient racontées dans les bars et les foyers quand les gens se réunissaient entre eux. L’innovation qui révèle une nouvelle fierté envers la culture et l’héritage des Cadiens est que ces blagues sont maintenant racontées dans des contextes publics. Une situation similaire s’est produite au Mississippi quand le comédien Jerry Clower a commencé à raconter ses histoires pour un plus grand public (c.f. Clower 1992). Les nouveaux comiques cadiens empruntent au répertoire privé traditionnel. Par exemple, Ralph Begnaud et Dave Petitjean ont raconté l’un et l’autre l’histoire de la truie dans la brouette, collectionné de Claude Landry, pêcheur et fermier de Bayou Pigeon en 1981 et publiée dans *Cajun and Creole Folktales* en 1994 (112-114).

La truie dans la berouette / The Sow in the Wheelbarrow (Claude Landry, Bayou Pigeon)

T’as entendu cil-là pour le Cadien. Il s’avait marié. Il restait loin, loin, loin dans la campagne. Son premier voisin était deux miles, sûr. Et il avait quelques volailles. Il avait une truie. Il avait un mulet et un cheval. C’était juste lui et sa femme, tu sais? Ça fait, ils ont convenu qu’ils auraient élevé des petits cochons.

Ça fait, sa femme dit, “Mais, Bèbe, t’as pas de verrat.”

“Non, mais,” il dit, “notre voisin là-bas, lui, il élève des cochons. Lui, il a un verrat là-bas.” Il dit, “Je vas emmener la truie là-bas et puis la *breed*.”

Ça fait, *sure enough*, l’homme, à matin, il a parlé avec son voisin. Son voisin dit ça, “Mais sûr, emmène la truie là-bas dans ton char.”

“Mais,” il dit, “j’ai pas de char.”

“Mais,” il dit, “comment est-ce que tu vas l’emmener?”

“Mais,” il dit, “tout ce que j’ai, c’est une berouette.”

“Mais,” il dit, “mets-la dans la berouette et puis emmène-la là-bas dans la berouette.”

Ça fait, *sure enough*, le lendemain matin, il se lève bien de bonne heure. Il met la truie dans la berouette. Elle pesait à peu près deux cents livres, tu sais? Il s’en a été sur le fond du *gravel road* à peu près deux miles, à pousser cette berouette avec cette truie là-dedans.

Il arrive là-bas. Ils la mettent dans le parc avec le mâle. Le mâle l’a grimpée. Le bougre lui dit ça, “*Well*, ça devrait être bon.” Il rentre *back* la truie sur la berouette. *Back* deux miles là-bas chez lui.

Le lendemain matin, il se lève. Il va là-bas au parc regarder. Il vient *back* dans la maison. Sa femme dit ça, “Quoi il y a, Bèbe?”

“*Got dog!*” il dit, “je connais pas quoi ce qu’il y a, mais on a pas de petits cochons encore.”

Elle dit, “Mais peut-être que ça a pas pris.”

“Peut-être pas,” il dit. “Demain matin, je vas faire la même chose.”

Back en haut du chemin. *Breed* la truie encore. Il va. Il regarde dans le parc. Pas de petits cochons encore. Il dit à sa femme, “Moi, je connais pas quoi ça il y a de *wrong*.” Ça fait, il embarque la truie dans la berouette. Pousser *back* pour les deux miles. Il revient *back*.

Le lendemain matin, il se lève de bonne heure. Il dit à sa femme, “Bèbe, écoute. Moi, je vas te dire la franche vérité. Moi, je suis fatigué.” Il dit, “Comment ça serait que tu irais voir au parc là-bas, voir si on a pas de petits cochons à ce matin.”

“Mais,” elle dit, “*Okay*, Bèbe.” Ça fait, elle va là-bas. Lui, il était toujours couché dans le lit. Elle revient *back*.”

“*Well*,” il dit, “Quoi ce que-- On a des petits cochons?”

Elle dit, “Non, Bèbe, mais la truie est après t’espérer dans la berouette!”

(Ancelet 1994: 112-114)

Cette blague bien campagnarde est née dans un milieu rural et a été recyclée par des comédiens qui vivent en ville maintenant, mais qui ont gardé des liens étroits avec la campagne. Cette blague renverse doublement la donne du Cadien péquenot ignorant. La victime est le citadin ignorant, mais en plus, une blague racontée d’abord par un pêcheur dans un bar de campagne est maintenant racontée à un auditoire de citadins et de touristes sur un scène en ville, en plein milieu du territoire de l’autre.

Les comédiens cadiens, comme les conteurs traditionnels, racontent des histoires qui dégonflent les prétentions et les prétentieux. Beaucoup de blagues sont racontées au dépens du Cadien qui, devenu riche et relativement sophistiqué, se donne de grands airs. On en trouve dans le répertoire de Justin Wilson et des conteurs traditionnels, aussi bien que chez les nouveaux comédiens, mais avec un point de vue différent. Justin Wilson raconte l’histoire nouveau-riche Cadien qui achète un chien de chasse très cher parce qu’il a beaucoup d’argent. Quand l’éleveur demande des nouvelles du chien quelque temps plus tard, le Cadien répond,

“Oh, dass a great dorg. Dass a fine dorg, dass a sweet dorg. Dass a wondermous dorg. But you know, w’en we started, dat dorg would come up to a dead still like he put his immergency broke on, an’ raise his front paw wit’ his tail out stiff. An’ I would whistle an’ scream, but dat dorg wouldn’t budge hisse’f. But after I beat him fo’r or t’ree times, I cured him o’ dat habit, I ga-ron-tee!” (Wilson et Jacobs 1974: 30-32)

La blague dégonfle les prétentions du nouveau-riche, en montrant que, riche ou pauvre, un Cadien reste un cul-terreux.

La tradition orale cadienne fourmillent d’histoire qui dégonflent les prétentieux. Stanislaus Faul, un conteur de Cankton, le fait d’une manière très subtile dans une blague apparentée au concours de menteurs. Un Cadien qui vit au Texas revient chez lui et vante à un ancien voisin la supériorité de l’autre rive de la Sabine. Le sol est si riche au Texas, proclame-t-il, qu’il a fait pousser un chou assez large pour abriter une centaine de moutons. Le voisin écoute patiemment, apparemment impressionné. Le

nouveau-Texan ajoute, “C’est pourquoi tu devrais venir au Texas. Tu vois jamais rien comme ça ici. Il se passe jamais rien ici.” “C’est vrai,” dit le Cadien, “pas grand chose. Mais tu sais, la semaine dernière, il y avait des voisins qui fabriquaient une chaudière, et cette chaudière était si grande que ceux qui forgeaient l’anse d’un côté ne pouvaient pas entendre ceux qui forgeaient l’anse de l’autre côté.” Impressionné malgré lui, le nouveau Texan demande, “Mon dieu! Pourquoi ils voulaient forger une si grande chaudière?” “Pour faire cuire ton chou,” répond le voisin (Ancelet 1994: 115-117). Le Cadien resté au pays dégonfle le Cadien parti au Texas sans que l’un ou l’autre perde sa dignité.

Dans une autre histoire de Ralph Begnaud, un Cadien se trouve dans un avion à côté d’un ancien élève de Harvard et essaie de bavarder. L’universitaire essaie de se débarrasser de lui en lui disant qu’il ne peut pas imaginer de quoi ils pourraient bien parler. Le Cadien suggère un petit pari. Il lui posera une question, et si l’universitaire ne sait pas la réponse, il payera cinq cents dollars. Ensuite l’universitaire, à son tour posera une question, et si le Cadien ne peut pas répondre, il payera seulement cent dollars, prenant en considération la différence entre leurs niveaux d’intelligence. Le Cadien dit, “OK. Qu’est-ce qui a les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau verte, les écailles rouges, vit dans la mer, mais vient sur terre pour manger?” L’universitaire réfléchit et doit admettre, “Je ne sais pas.” Et il donne cinq billets de cent dollars au Cadien. “Grand merci,” dit le Cadien. “Une minute,” dit l’universitaire, “qu’est-ce qui a les cheveux blonds, les yeux bleus, la peau verte, les écailles rouges, vit dans la mer, mais vient sur terre pour manger?” “J’en sais rien,” répond le Cadien lui tendant un des billets de cent dollars. Le Cadien n’a pas seulement gagné le pari, mais il a manipulé son adversaire en suscitant la répétition de sa propre question quand il accepte les cinq cents dollars, mine de rien (Begnaud n.d.).

La différence entre l’humour de l’intérieur et de l’extérieur se voit dans des sujets très sensible. La propensité à l’alcoolisme qui fait partie de l’image des Cadiens est souvent dépeinte grossièrement dans l’humour de l’extérieur. Présenté de l’intérieur, l’alcoolisme est présenté comme une réalité déplorable, mais sans condamner l’alcoolique. A. J. Smith raconte l’histoire d’un oncle alcoolique dont il déplore la maladie, mais cela ne l’empêche d’en explorer les possibilités humoristiques. La famille aimait bien l’oncle malgré tout, et voulait respecter ses dernières volontés qui était d’être incinéré. Comme cette pratique ne fait pas partie des moeurs de l’ultra-catholique région cadienne, et comme il n’y avait pas de pompes-funèbres qui offrent ce service, un groupe de parents et amis ont emporté le cadavre dans les bois pour faire ça eux-mêmes. Ils ne savent pas très bien comment s’y prendre, mais finalement quelqu’un allume le cadavre avec une allumette. Et alors, selon A. J., le corps était tellement imprégné d’alcool qu’il a brûlé pendant trois jours... une petite flamme bleue d’environ trente centimètres. Quand ils se sont rendus compte de ce qui se passait, ils ont utilisé ce feu, faisant rôti un cochon de lait pour l’inévitable fête de famille (Conque, Petitjean et Smith, n.d.).

La différence entre l’humour de Justin Wilson et des autres est simple. Ed Deshotels, Stanislaus Faul, Dave Petitjean, Ralph Begnaud et même A. J. Smith, qui vient de la région de Lafayette malgré son nom, sont des Cadiens, alors que Wilson, même s’il insistait que sa mère était Cadienne, est né à Amite et résidait près de Denham Springs, en dehors de la région acadienne de Louisiane. Le français est leur langue affective, et s’ils ont un accent en anglais ou en français, c’est le leur. Il faut noter au passage que les blagues cadiennes gagnent à être racontées en français. S’ils utilisent un

dialecte, français ou anglais, c'est une véritable langue, celle qu'ils utilisent quotidiennement comme des milliers de gens dans le sud de la Louisiane, à la différence du pseudo-dialecte de Wilson, une langue inconnue en dehors de son programme de télévision. Son ami Howard Jacobs décrivait sa langue avec plus d'exactitude qu'il ne s'en doute, comme "a never-never land of French and English." Le dialecte de ses contes n'était pas le sien. Jacobs expliquait,

A master of the king's English, Wilson in character doesn't speak as conventional folk do. In the bayou society in which he and his friends move, nobody has a first or last name, but rather a front name and behind name. His characters "granulate" from college, they don't get disheartened at setbacks, but "lose dey discouragement, plumb." They rarely "look at" an object, especially a beautiful one, but admiringly "cass an' eye" on it. His waitresses are not merely waitresses, but female lady womans waitresses, and they seldom go anywhere, when they can just as easily "pass ma'se'f by." (Wilson et Jacobs 1974: 6-7)

Wilson se faisait passer pour un Cadien et faisait passer comme auto-dérision des plaisanteries que les beaucoup de Cadiens trouvaient dégradantes et humiliantes, même si elles leur faisaient rire. Comme beaucoup de groupes ethniques, les Cadiens aiment se moquer d'eux-mêmes; les comédiens cadiens issus de la culture se moquent des lapsus de leur tradition. Mais l'attitude de Wilson est celle de l'observateur sophistiqué qui se sent supérieur aux drôles de péquenots. Elle enchante un auditoire qui veut rire de haut en bas et renforcer son sens de supériorité. C'est pourquoi cet humour enchante aussi beaucoup de Cadiens arrivistes. Les comédiens contemporains, comme Ralph Begnaud, Dave Petitjean et A. J. Smith, au contraire, prennent une position de l'intérieur, s'identifient avec leur sujet et encouragent l'auditoire à rire d'eux-mêmes avec eux. Le fait que raconteur et auditoire peuvent rire publiquement d'eux-mêmes reflètent l'assurance et la fierté ethnique que les Cadiens ont développé depuis les années 1960.

Oeuvres cités:

Ancelet, Barry Jean. *Cajun and Creole Folktales*. New York: Garland, 1994.

Begnaud, Ralph. *Red Tanny Shoe Tour* (vidéo), n.d.

Cajun Comic Relief (vidéo), 1997

Conque, Murray, Dave Petitjean et A. J. Smith. *Cajun Humor Fest* (CD), n.d.

Clower, Jerry. *Stories from Home*. Jackson: University Press of Mississippi, 1992.

Randolph, Vance. *The Devil's Pretty Daughter, and Other Ozark Folktales*. New York: Columbia University Press, 1955.

_____. *Pissing in the Snow and Other Ozark Folktales*. Urbana: University of Illinois Press, 1976.

Petitjean, Dave. *Cajun Capers* (cassette), n.d.

Wilson, Justin, et Howard Jacobs. *Justin Wilson's Cajun Humor*. New Orleans: Pelican, 1974; rpt. 1982.

_____. *More Cajun Humor*. New Orleans: Pelican, 1985.